

Gottfried Wilhelm, éd. Garnier-Flammarion, 1966, pp. 38-39.

« D'ailleurs il y a mille marques qui font juger qu'il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mis sans aperception et sans réflexion, c'est-à-dire des changements dans l'âme même dont nous ne nous apercevons pas, parce que les impressions sont ou trop petites et en trop grand nombre ou trop unies, en sorte qu'elles n'ont rien d'assez distinguant à part, mais jointes à d'autres, elles ne laissent pas de faire leur effet et de se faire sentir au moins confusément dans l'assemblage. C'est ainsi que l'accoutumance fait que nous ne prenons pas garde au mouvement d'un moulin ou d'une chute d'eau, quand nous avons habité tout auprès depuis quelque temps. Ce n'est pas que ce mouvement ne frappe toujours nos organes, et qu'il ne se passe encore quelque chose dans l'âme qui y réponde, à cause de l'harmonie de l'âme et du corps, mais ces impressions qui sont dans l'âme et dans le corps, destituées des attraits de la nouveauté, ne sont pas suffisamment fortes pour s'attirer notre attention et notre mémoire, attachées à des objets plus occupants. Car toute attention demande de la mémoire, et souvent quand nous ne sommes pas admonestés pour ainsi dire et avertis de prendre garde à quelques-unes de nos propres perceptions présentes, nous les laissons passer sans réflexion et même sans être remarquées ; mais si quelqu'un nous en avertit incontinent après et nous fait remarquer par exemple quelque bruit qu'on vient d'entendre, nous nous en souvenons et nous nous apercevons d'en avoir eu tantôt quelque sentiment. Ainsi c'étaient des perceptions dont nous ne nous étions pas aperçus incontinent, l'aperception ne venant dans ce cas que de l'avertissement après quelque intervalle, tout petit qu'il soit. Et pour juger encore mieux des petites perceptions que nous ne saurions distinguer dans la foule, j'ai coutume de me servir de l'exemple du mugissement ou du bruit de la mer dont on est frappé quand on est au rivage. Pour entendre ce bruit comme l'on fait, il faut bien qu'on entende les parties qui composent ce tout, c'est-à-dire les bruits de chaque vague, quoique chacun de ces petits bruits ne se fasse connaître que dans l'assemblage confus de tous les autres ensemble, c'est-à-dire dans ce mugissement même, et ne se remarquerait pas si cette vague qui le fait était seule. Car il faut qu'on en soit affecté un peu par le mouvement de cette vague et qu'on ait quelque perception de chacun de ces bruits, quelque petits qu'ils soient ; autrement on n'aurait pas celle de cent mille vagues, puisque cent mille rien ne sauraient faire quelque chose. On ne dort jamais si profondément qu'on n'ait quelque sentiment faible et confus, et on ne serait jamais éveillé par le plus grand bruit du monde, si on n'avait quelque perception de son commencement qui est petit, comme on ne romprait jamais une corde par le plus grand effet du monde, si elle n'était tendue et allongée par des moindres efforts, quoique cette petite extension qu'ils font ne paraisse pas »

Thème : Inconscient, conscience, perception et liberté.

Thèse : Des petites perceptions inconscientes affectent en permanence l'âme des individus et produisent des effets sur ses actions.

Question : Ne percevons nous que ce dont nous avons conscience ? Nos actions sont-elles le fruit de notre délibération consciente ?

Antithèse : Le perçu est équivalent au conscient et nos actions résultent de nos délibérations conscientes.

Problématique : Comment comprendre que les perceptions affectent toutes notre âme et que pourtant il semble que nous n'ayons conscience que d'une partie seulement de celles-ci ?

Comment comprendre que l'on affirme traditionnellement que la perception est équivalente à la conscience et que en conséquence nos actions sont le fruit des données conscientes alors que la conscience reçoit en permanence une infinité d'informations sensorielles qu'elle ne peut intégrer en totalité et que souvent nous nous rendons compte que l'on ne sait pas ce qui nous a motivé à faire tel mouvement ou telle action ?

Enjeux : définition de la conscience et de la perception, suis-je conscient de la totalité de ce que je perçois comme je suis porté à le croire ou bien faut-il distinguer le perçu de l'aperçu et donc revoir à la baisse le rôle et la puissance de la conscience ? question de la liberté : mes actions délibérées sont-elles le résultat de ma décision consciente ou bien entrent-ils en elles un facteur inconscient ?

Plan : Leibniz dans un premier temps tente de répondre à la question de savoir si j'ai conscience de toutes les informations sensorielles que je reçois. Il affirme ainsi (1) que la situation de fait est celle d'une arrivée continue d'informations sensorielles qui affectent l'âme sans que nous en ayons totalement conscience. La cause de cet état de fait (2) tient pour lui au fait que la conscience est douée d'une capacité limitée d'attention et ainsi n'est consciente que des informations sensorielles qui franchissent un certain seuil de perception. Il peut alors (3) comparer la situation d'inattention ou de simple perception à un sommeil localisé à l'égard d'un certain groupe d'informations sensorielles.

Il examine ensuite dans une seconde partie quels sont les effets d'un tel état de fait. Il distingue ainsi (1) l'inconscience que je peux avoir de ces petites perceptions avec la réalité de leur effet notamment en ce qui concerne la cause de certains mouvements. Il montre ensuite (2) que ces petites perceptions n'ont pas qu'un effet périphériques et secondaires mais qu'elles entrent en ligne de compte dans les facteurs qui me font choisir de faire certaines actions plutôt que d'autres et qu'elles sont même conditions de possibilité de nos coutumes, habitudes et passions. Il conclut pour finir (3) sur la distinction nécessaire à faire entre perception et aperception dénonçant ainsi la fausseté de la thèse adverse identifiant perception et conscience.